

Zeitschrift:	Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band:	45 (1907)
Heft:	18
Artikel:	Vie mémorable et mort funeste de Messire Othon de Grandson : (histoire romanesque d'après une ancienne chronique du Pays-de-Vaud) : [suite]
Autor:	Othon, de Grandson
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-204209

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 20.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Lo carbaté et lè bliesson.

STASSE dusse être onna tota veretâblia, cā m'a étâ contâne pè quauquon que l'allâve soveint ào pridzo lâi a on par d'an et que n'ouserai pas dere dâi dzanlie. La vo baillo se vo la volliâi, mâ mè recoumando bin que vo ne la diess-pas trâo liein po cein que ne voudri pas que tot lo mondo satse ellî l'affere.

Metsi à la Caton étâi on pirate et on crebliâfoumâre dau diâblio que baillive à sè dzein de la soupa épaisse à l'iguie et que lau fasâi medzi d'au pan de truffie ! Lé croûte leingue desant que mimâmeint ne doutâve pas lè pliemitse po lâi bailli on bocon mé de niair, que lè z'ovrâi n'ein medzissant pas tant : por quant à mè n'ein sé rein, lè pâo-t'itre dâi dzanlie, lè dzein sant dâi tant mauvais dieux ora. Clli Metsi étâi carbaté et fasâi pardieu bin son commerce cā étâi on tot fin po fère dâi merâclio : ne tsandzive pas de l'iguie ein vin quemet Noutron-Seigneu, mâ avouy d'au vin de bliessounâ ie fabrequâve d'au crâno vin de vegne que lè fenne amâvant quasu mî que l'autro ; d'âilleu l'étai on bocon pe dâo et ie s'ein relêtsivant lè potte. Ma, ma fâi ! lè z'hommo, ne vu pas vo dere que n'arant pas mi amâ d'au Gravaux tot pellet (ein avâi assebin, et d'au tot bon), câ clli novi à Metsi lau baillive la fouâre et quand quauquon étai on bocon resserrâ, lè dzein lâi desant : « Bâi d'au novi à Metsi à la Caton, ie fâ atant d'effe que de l'oulie de ricin ». Tot parâi nion n'arai jamé ousâ lo lâi fotre aô nâ : sâ sarâi met ein colére et pu assebin on n'étai pas prâo su que sâi d'au vin de bliesson que lau veindâi.

Mâ, n'a rein perdu por atteindre, clli mele-bâogro ; attiuta-vâi :

Onna veilla que lâi avâi z'u onna misa de bou, on par de mijâo étant vegnia bâire chopine vê Metsi : lâi avâi quie Pierro à Tambou, Daniel à Maisonneu, Sami, Djan à Fratet et pu cllique d'au Tsâlet, lo Isaque, que l'étai on tot fin et qu'avâi djurâ de bailli son affere à Metsi à la Caton se l'avâi lo bounheu de lau z'apportâ d'au clli de bliessounâ. Manque pas ! Vaitc qu'ao premi vervo mon Isaque sè peinse dinse : — L'ein è ! te vâo vère, tsaravoûta que tî ! Laisse mè pi fere. Tè vu bailli tè bliesson.

Quand lau litre fut bu, et que Metsi ein eût rapportâ on-âuto, vaitc mon Isaque que met tot bounameint ein catson dein la botoille quattro pepin de pere que l'avâi prâi tsi lî et sè met à dèvesâ ein faseint seimblant de rein, tându que Pierro à Tambou vessâve. Tot d'on coup, Pierro

sè met à guegni la botoille ein la cllieinneint on bocon po mî vère.

— Que lâi a-te ? que lâi dit Daniel à Maisonneu.

— Lâi a de l'affere nâ dedein, que respond Tambou, ein vouâteint tot proutso à la cllière, sè pas que d'au diâblio l'è.

— On djurerâi dâi pepin de pere, so desâi Isaque, tându que Metsi tsandzive de couleu câ, veretâblia, l'avâi teri dein la botoille lè trâi-quart de bliesson et onna dzinelliâi de Gravaux permî po la couleu.

— Lâi a pas moyan, que dit dinse Tambou. Chechet ma fâi, l'ein è, lè dâi pepin de bliesson. Ah ! tsaravoûta ! te vâo no veindre d'au bliesson po d'au Gravaux et no fère souci lè pepin ! Te va vère ! Prépare pi on panâ po ramassâ tè z'ou !

Adan tè châote su Metsi que sè crayâi que binsu clliau pepin veginant de la boîte, lo t'empougne pè la guierguetta, lo tè reinvessâ su onna trâbliâi et lâi tè eingsâle cein que restâve d'au litre dein lo mor.

— Tè bliesson ! serpeint ! que lâi fasâi, que trolliant dein lo veintro et que fant corre tota la dzornâ. Ein t-to sou, ora ?

Metsi brouillive et quand s'è relèvâ faillâi lo vère ! Ma l'êtant tî contre li, que faillâi-te fère ? L'a bin faliu sè conteinta et djurâ... ma on pou tâ.

Et d'au clli dzo, Metsi à la Caton n'a jamé mècliâ ào Gravaux d'au clli de bliessounâ... devant de l'avâi passâ dein on creblio fin.

MARC A LOUIS.

Opinions politiques. — Quelqu'un contacta la jolie histoire que voici. Elle se passe en Amérique.

Un jour, un magistrat annonçait à trois nègres qu'il donnerait une dinde à celui qui justifierait de la meilleure façon ses opinions répubblicaines.

— Je suis républicain, dit le premier, parce que les républicains donnent l'émancipation aux nègres.

— Très bien !... Maintenant, Bill, vos raisons ? — Je suis républicain, parce que la République a édité de sagâs lois.

— Bravo !... Et maintenant, Sam, qu'avez-vous à dire, à votre tour ?

— Moi, je suis républicain tout simplement pour avoir la dinde !...

C'est bien cela.

Et l'on sait même, sur ce fait,
Bon nombre de blancs qui sont nègres.

vayer son filleul, lors qu'il fût reçu parmi les pages du comte Amédée !

Pourquoi donc cette haine de Gérard ? Ils n'avoient jamais eu de démêlés, ils se connoisoient à peine. Gérard étoit son voisin, son parent, le filleul cheri de sa mère : leurs familles avoient toujours été unies... Ah ! sans doute Gérard ne pouvoit haïr en lui qu'un rival, et Catherine étoit l'objet de ce combat mystérieux, dont l'issue eut toujours été ignorée, si Gérard eut été vainqueur : les gouffres de l'Aar en eussent enseveli jusques aux moindres traces, et Grandson eut disparu de l'univers, sans qu'on eut jamais su pourquoi, ni par qui il avoit reçu le coup de la mort.

Mais trahi par sa propre épée, Gérard voit tourner contre lui un événement dont il attendoit son honneur.

Trop généreux pour ne pas plaindre son rival, Othon s'efforce de concilier ses procédés avec les notions délicates qu'il a lui-même sur l'honneur, lorsque Archibald, croyant voir de loin que le combat est terminé, se rapproche au petit pas de son maître, et lui fait observer qu'il est temps de chercher un gîte.

* Blanche de Savoie, mère de Grandson, étoit marraine de Gérard d'Estavayer, qui avoit aussi pour parrain, Gérard de Montfaucon, seigneur d'Echallens. Gérard, qui portoit alors le deuil de son père, avoit voilé son écu, du crêpe qu'il avoit au bras, pour demeurer inconnu à Grandson.

Les bonnes fêtes !

De la *Tribune de Lausanne*, à propos du cortège de Moudon, « La montée à l'alpage » :

Les fêtes devaient avoir, dans les bourgades de la Grèce, cette gaieté simple et populaire. Elles étaient comme l'expression humaine de l'universel renouveau. Quelle siècle et quelle religion n'a pas eu ses fêtes du Printemps ? La merveilleuse expansion des sèves trouble de son mystère éternel l'âme des hommes et des choses. Ainsi, la bonne ville de Moudon, après l'hiver sans fin, sous un ciel capricieux, voit s'animer ses beaux songes. Elle n'a cherché que l'amusement de quelques heures, et elle a renoué les fils dorés des anciennes traditions qui tissent sur une ville une bannière de rires, de larmes, d'espoir et de sang.

Les esprits réalistes peuvent s'indigner de ces fêtes. C'est, disent-ils, une dépense inutile d'argent et de temps. Les semeurs de cendres répètent aussi que l'homme ne doit pas être distract de ses mornes destinées. Les malades ne peuvent supporter la grande clarté du soleil. Ils ignorent, les pratiques et les craintifs, quelle force intérieure peuvent donner à un peuple des fêtes désintéressées. Ce sont les belles fleurs de la liberté et de la paix. Il y a peut-être plus de sagesse dans le rire d'un enfant que dans les larmes d'un vieillard. La joie est une merveilleuse éducatrice. Sa baguette fleurie montre plus de vérités profondes que la fûrule d'un maître d'école.

Il y aura des chants longtemps encore dans les cafés, et des récits enthousiastes dans les familles de Moudon. Les habitants de cette vieille ville charmante l'en aimeront davantage. Les fêtes ornent les foyers de souvenirs aussi précieux que le buis bénit et les immortelles des deuils.

RENÉ MORAX.

Du calme !

RÈGLE générale, il ne se faut jamais fâcher ! Certes, ce n'est pas toujours aisâ de garder son calme, d'autant qu'il est des gens qui ont le don de vous le faire perdre. Ah ! les pestes, va !

Mais, se fâcher, c'est souvent risquer d'embêter tous ses atouts, c'est-à-dire les avantages qu'on peut avoir sur son contradicteur, surtout si, lui, reste de sang-froid.

C'est aussi friser la bêtise.

On étoit alors au printemps, la nuit s'avanoit ; et s'il falloit la passer à la belle étoile, une aube-gelée pouvoit être fort incommode. Archibald conclut que le parti le plus sage, est de retourner sur leurs pas au château de Belp.

Mais quelque heureux que soit ce prétexte de reparoître chez celle qu'il aime, Grandson résolu d'ensevelir dans un éternel silence l'aventure du combat, préfère l'abri que présente la cabane déserte d'un charbonnier.

Profondément endormis sur un tas de feuilles sèches, le maître et le serviteur reposent en gens qui savent ce que c'est que *guerroyer*, lorsque vers le milieu de la nuit, leur sommeil est interrompu par les aboyemens redoublés du chien de Grandson. Ils aperçoivent alors à la clarté de la lune, l'intrépide *Roland* dressé contre la porte, ouvrant son énorme gueule, et faisant retenter leur asile du son terrible de sa voix. Aussitôt Grandson saisit son épée, va droit à la porte ; et l'ayant ouverte sans balancer, il suit ainsi qu'Archibald, les traces de *Roland*, qui s'est élancé dans un hallier voisin. Bientôt ils le perdent de vue, et regagnant sans lui leur gîte, ils y passent paisiblement le reste de la nuit. Le lendemain, Grandson cherche en vain l'épée de Gérard, on a profité de leur sortie nocturne pour l'enlever ; et cette étonnante disparition fait naître bien des conjectures. Est-ce par des voleurs ordinaires que leur repos a été troublé ? Ou son ennemi n'a-t-il point tenté une fausse

FEUILLETON DU CONTEUR VAUDOIS

4

**Vie mémorable et mort funeste
de Messire Othon de Grandson.**

(Histoire romanesque d'après une ancienne chronique du Pays-de-Vaud.)

CHAPITRE III (suite).

Ayant désarmé *par deux fois*, son adversaire, Othon lui demande s'il est satisfait ; à quoi celui-ci répond toujours *que c'est à sa vie qu'il en veut*. Surpris d'une si étrange fureur, l'amant de Catherine se voit enfin forcé de renoncer aux ménagemens qu'il a d'abord employés : et l'inconnu qui a la main droite percée d'un coup d'épée, laissant alors échapper la sienne, saute légèrement en selle, puis disparaît, en faisant des imprécations contre son vainqueur.

Mais quelle est la surprise du bon chevalier, en reconnaissant dans l'épée que son ennemi s'est vu contraint de laisser sur le champ de bataille, celle dont Blanche de Savoie fut présent à Gérard d'Estavayer.

* Nous avons respecté l'ancienne orthographe.

Enfin, la colère est un piètre moyen de persuasion. On peut, avec de la voix, en criant plus fort que lui, réduire au silence son antagoniste : on ne le convertit pas. Après une violente dispute, chacun s'en va plus obstiné que jamais dans son opinion.

Il est des gens, il est vrai, qui escomptent les douceurs d'une réconciliation. Très joli cela, mais ça ne réussit pas toujours.

La colère a parfois ceci de bon, dit-on, qu'elle vous débarrasse à tout jamais de certains importuns. Soit. Mais là, entre nous, ne serait-il pas plus simple de ne pas attendre que la mesure soit comble et de répliquer à ces gens-là, froidement, avec un certain petit ton sec qui manque rarement son effet : « Eh ben là, dites donc, l'ami, en voilà assez ; fichez-moi la paix, voulez-vous ! »

C'est bref, c'est net, et on ne se fait au moins pas de mauvais sang.

Car la colère, c'est très mauvais pour la santé, savez-vous. Quand elle est poussée à son paroxysme, elle peut amener une mort subite. L'histoire est là pour le prouver, disent les *Feuilles d'hygiène*, de Neuchâtel.

L'empereur romain Nerva est mort d'un violent accès de colère à la vue d'un sénateur qui l'avait grandement offensé. L'un de ses successeurs, Valentinien I^e, eut le même sort. Il était en train de reprocher violemment à des Germains, envoyés en députation, leur ingratitudo envers le peuple romain, lorsque, tout à coup, la rupture d'un vaisseau sanguin le fit tomber mort.

Le célèbre chirurgien anglais, sir John Hunter, dans une discussion scientifique avec un de ses collègues, se mit dans une telle colère, qu'il en eut, par la rupture d'un vaisseau, une hémorragie mortelle.

Un médecin russe, Bogdanowski, faisait l'amputation d'un pied, lorsque la maladresse de son assistant l'exaspéra au point de le faire tomber raide mort.

Toutes les explosions de colère n'ont pas toujours les mêmes conséquences. Mais il est certain qu'elles ont sur notre organisme une influence très importante. On sait qu'elles agissent sur notre appétit. Toute excitation, toute discussion désagréable à table, surtout pour des personnes d'un tempérament bilieux, peuvent amener un trouble grave dans les fonctions digestives.

On n'ignore pas non plus, que des mères qui nourrissent risquent, lorsqu'elles se mettent en colère, d'introduire dans leur lait une substance

attaque pour lui dérober ce témoin irrécusable de leur combat ?

Grandson et son écuyer agitent cette question avec assez d'intérêt, mais l'objet qui s'offre à leurs yeux en sortant de la cabane, fait disparaître toute autre idée. Etendu devant la porte et nageant dans son sang, le fidèle Roland échappé à ses bourreaux, consacre ce qui lui reste de vie à son maître, il lui fait encore un rempart de son corps : à sa vue il paraît se ranimer un instant, le battement de sa queue exprime sa dernière joie ; il expire en léchant ses pieds.

A cet incident près, qui gâta la première journée, les deux voyageurs firent heureusement leur route jusqu'à Payerne, où il fallut s'arrêter quelques heures pour faire reposer leurs chevaux.

Grandson délibère un instant s'il ne conviendroit pas de passer la nuit dans cette ville, où l'on cherche à le retenir ; une pluie battante, une obscurité profonde, le croassement importun des corbeaux qu'Archibald a observé sur leur route, tout semble se réunir pour l'y engager.

Mais l'ame d'un héros ne se laisse pas frapper par des augures sinistres ; la pluie cesse, le vent s'appaise, un destin fatal l'emporte ; et Grandson part vers le milieu de la nuit. Archibald, à qui le pays est parfaitement connu, choisit de préférence une route de traverse qui peut abréger le chemin qui leur reste à parcourir.

Déjà ils ont fait quelques milles, lorsque deux

nuISIBLE, qui n'est pas encore analysée, mais que l'on ne peut nier.

Enfin, il est à remarquer que de violentes excitations, telles que des accès de colère, prédisposent au diabète.

Croyez-nous en : du calme... du calme !

« Westminster-Church. » — Il vient d'arriver une drôle d'aventure à la propriétaire d'une pension-famille modeste et de création toute récente.

Une dame anglaise, désireuse de passer quelques semaines dans cette pension, s'enquit auprès de la propriétaire du prix et — en Anglaise pratique — demanda si les W.-C. n'étaient pas trop éloignés.

W.-C. ? L'hôtelière n'avait jamais vu ni connu ces lettres fatidiques. Qu'est-ce que cela pouvait bien signifier ? Elle réfléchit longuement et ne trouva pas. Elle s'adressa à un client, un loutic.

— W.-C. ! fit celui-ci, cela signifie « Westminster Church » ; cette dame demande où se trouve le temple.

Et la brave hôtelière d'écrire à sa future cliente :

« Quant au W.-C., il se trouve à cinq minutes de l'hôtel ; mais je tiens à vous prévenir qu'il n'est ouvert que le dimanche, et que, vu l'exiguité de l'endroit, il est nécessaire de s'y rendre de grand matin pour y trouver une place. »

La bonne dame ne put s'arranger de ces conditions ; elle ne vint pas.

Marseillais du Flon. — Deux marchands de tommes se rencontrent à la gare centrale de Lausanne.

— Tu viens prendre livraison de la marchandise ? fait l'un.

— Oui, répond l'autre, tu vois ces deux wagons-là, devant nous : ils sont pleins de tommes à mon adresse.

— Peuh ! quelle misère !... Moi, j'attends pour mes tommes l'arrivée de trois wagons de cumin.

Le remède des trois chapeaux. — Etes-vous affreusement enrhumé, nous disait l'autre jour un de nos amis, souffrez-vous d'une bronchite ou d'une grippe, fourrez-vous au lit, couvrez-vous d'un gros édredon et mettez à vos pieds un chapeau, si possible un tuyau de poêle ; après quoi, faites-vous administrer un grog carabiné, deux grogs, trois grogs, etc., jusqu'à

hommes masqués, sortant brusquement d'une masure avec des flambeaux, poussent des cris dont leurs chevaux s'effrayent tellement qu'ils se cabrent, et se précipitent dans un ravin qu'ils cotoient depuis quelque temps. Un éclat de rire infernal, applaudit au succès de cette abominable rusé ; et c'est probablement pour s'en assurer, qu'un des masques s'approche alors du ravin, mais la lueur de son flambeau est un secours que le ciel envoie à l'une de ces victimes. Grandson ayant réussi à se démêler de son cheval, s'attache aux broussailles, parvient à regagner sa route ; et mettant aussitôt l'épée à la main, poursuit l'auteur de sa disgrâce avec toute la fureur que doit lui inspirer le destin funeste d'Archibald. Le fugitiif semble avoir des ailes ; toujours poursuivi par Othon, il jette son flambeau, prend à travers-champs, joint la grande-route, et gagnant enfin le cimetière de Cheires, à l'instant où le fer vengeur est près de l'atteindre, il s'y réfugie devant une croix. A ce signe révéré, le courroux du chevalier se calmant tout-à-coup :

— Vas, misérable, s'écrie-t-il, *Dieu gard* Othon de sacrilège ! cesse de trembler pour ta vie : mais je veux connoître les traits de ta figure scélérate, et ne te quitterai que lorsque la lumière m'aura permis de les voir.

En parlant ainsi, Grandson saisit le perfide masque d'un bras vigoureux ; et bien que cet inconnu soit taillé en force, il n'éprouve d'abord qu'une résistance foible, embarrassée, telle que peut l'être

ce que vous voyiez trois chapeaux : vous serez guéri !

Le festival à la Cathédrale. — Le Chœur d'hommes, l'Union Chorale et le Chœur mixte de Lausanne ont décidé de donner, à la Cathédrale de Lausanne, le samedi 15 et le dimanche 16 juin prochain, sous la direction de M. Emile Jaques-Dalcroze, deux auditions intégrales de la partition du *Festival vaudois* qui fut représenté sur la place de Beaulieu aux Fêtes du Centenaire de 1903. Deux cents dames et cinquante messieurs y prennent part. La partie instrumentale sera confiée à l'Orchestre symphonique de Lausanne, renforcé, et à la Musique du régiment de Mulhouse. Les solistes seront les mêmes qu'en 1903, à savoir, Mlle Hélène H. Luquiens, Madame Troyon-Blaesi, M. Troyon, M. Bœpple, de Bâle, et M. Saxod, de Genève.

Une Médaille. — La Société française de géographie, à Paris, vient de décerner la médaille Huber, pour travaux géographiques sur les Alpes (inédits), à MM. C. Knapp, Maurice Borel et V. Attinger, pour leur beau Dictionnaire géographique de la Suisse.

Devinette.

La réponse à l'énigme du N° 16 est zéro. — Toutes les réponses reçues sont justes. Le sort a désigné pour la prime M. Ch. Bersier, à Payerne.

Charade facile.

Qui, dans l'adversité, ne s'arme de l'*entier*, Dans un accès du *deux*, se coupe le *premier*.

PRIME : Un exemplaire, *Au Foyer romand*, 1892. — Les réponses sont reçues jusqu'au jeudi, à midi.

Théâtre. — Le succès de la semaine fut *La petite Bohème*. Il en a été donné trois représentations devant trois salles combles. — Demain, dimanche, nous aurons la deuxième des *Mousquetaires au Couvent*, une opérette de famille. — Mardi, *Le jour et la nuit*, de Lecocq. — Vendredi, *Les Cloches de Corneville*, de Robert Planquette.

Vrai, M. Bonarel a le vent en poupe. Tout ce qu'il donne réussit et les billets s'enlèvent en un clin d'œil. Tant mieux pour lui.

En prenant, le matin de bonne heure

comme premier déjeuner une tasse de l'excellent café de malt Kathreiner, on sentira au bout de peu de temps l'effet salutaire et durable d'un régime aussi rationnel. Le café de malt Kathreiner réunit notamment au goût et à l'arôme du bon café tous les avantages caractéristiques et partout si appréciés du malt, ce qui en fait une boisson de santé dans toute l'acception du mot. Voici ce que devraient méditer tous ceux auxquels le café ne convient pas, ou ceux qui souffrent, qui sont nerveux ou débiles.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.
Ami Fatio, successeur.

celle d'un seul bras. Cependant revenu bientôt de la première surprise, l'inconnu emploie au défaut du bras droit qu'il porte en écharpe, non-seulement les pieds, mais jusques aux dents. Son masque se délie pendant cette étrange lutte : incident que l'obscurité rend nul au commencement du combat : enfin, Grandson ne voulant point abandonner son adversaire, les deux Champions parviennent en se débattant jusques à la porte entr'ouverte de l'Eglise ; et la lumière d'une lampe qui brûle devant l'autel, éclaire les traits de Gérard.

— Perfide... ! s'écrie Grandson, non, je ne saurois en croire mes yeux, un vain fantôme les abuse... tu n'es point, tu ne saurois être ce Gérard., qui brûlant de marcher sur la trace de ses ancêtres vient d'obtenir à Chambéry, le grade honorable de chevalier. Il ne démentiroit pas à ce point le sang qui coule dans ses veines ; et s'il eut nourri quelque haine secrète contre un voisin, c'est dans le champ d'honneur qu'il eut appelé pour vider leur querelle en gentilshommes ; ce masque odieux n'eut point dérobé ses traits ; et surtout il n'eut pas attenté en vil assassin, à la vie de son ennemi.

— Vas... répond Gérard, le tems t'apprendra ce que peut la haine... Si le choix m'est laissé, tu n'en doutes pas, jet'immolerai dans le champ d'honneur. mais tu ne mourras que de cette main que tu as percée. Le fer, le poison, le ravin dont tu t'es sauvé par miracle, j'employerai tout pour prévenir le bonheur de mon rival, ou pour l'en punir. (A suivre)